

Notes de lectures de Georges Leroy du mois de août 2007

Liturgie et contemplation



Jacques Maritain

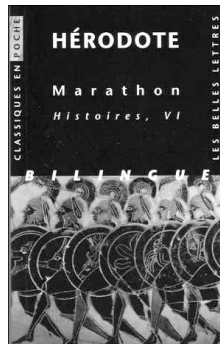
Ad Solem, 120 p., 12 €

Quel rapport entre la liturgie et la contemplation? Comment concilier le silence de la prière solitaire, l'attention de l'âme à la présence de Dieu et la participation "en acte", communautaire, à la liturgie de l'Église? Telles sont les questions auxquelles Jacques et Raïssa Maritain tentèrent de répondre dans ce livre de 1959. Alors que le Mouvement liturgique, déviant de ses intentions originelles, penchait toujours plus vers une conception activiste de la participation à la liturgie, privilégiant un activisme extérieur au détriment du silence et de la prière intérieure. La liturgie est le culte public de l'Église, rendu à Dieu par le Corps mystique du Christ. Mais ce culte public est aussi et principalement intérieur. Car il y a une connexion intime entre liturgie et contemplation. La liturgie elle-même demande que l'âme tende à la contemplation; et la participation à la vie liturgique, si elle est comprise et pratiquée dans son véritable esprit, est une préparation éminente à l'union à Dieu par contemplation d'amour.

En réponse au "pseudo-liturgisme" qui commençait à envahir les églises, Jacques et Raïssa Maritain montrent que "c'est avant tout par un acte caché au plus profond d'eux-mêmes, invisible aux hommes et non entendu d'eux, que les fidèles offrent avec le

célébrant le sacrifice et s'offrent eux-mêmes avec lui". Cette réflexion est nourrie à la fois par l'encyclique *Mediator Dei* de Pie XII (1958) et par une expérience personnelle de la prière contemplative. «Le grand besoin de notre âge, en ce qui concerne la vie spirituelle, est de mettre la contemplation sur les chemins», écrivaient les Maritain en 1959. «Si Jacques et Raïssa plaident pour une liturgie plus noble et plus contemplative, écrit Jean-Miguel Garrigues dans son avant-propos, c'est au nom d'une exigence d'intériorité théologique et de cette discrète et sobre disponibilité à l'Esprit» que connaissait en particulier leur sœur Véra. Or, la tâche de promouvoir une liturgie exercée avec intériorité est toujours la nôtre dans l'Église d'aujourd'hui. Puisse la lecture de cet ouvrage nous y aider.

Marathon



Hérodote

Les Belles Lettres, 132 p., 8 €

Hérodote est notre principale source pour la connaissance des guerres médiques qui opposèrent les Grecs aux Perses entre 490 et 479 avant notre ère. et qui sont symbolisées par les deux victoires grecques de Marathon (- 490) et de Salamine (- 480). Ces deux victoires athéniennes qui contribuèrent largement à asseoir l'hégémonie de cette ville sur le monde égéen. Dans la plaine de Marathon s'opposent une armée perse de plus de 100 000 hommes

face aux rangs serrés des 11 000 Grecs. Deux tactiques: celle des Perses qui vont chercher à enfoncer le centre athénien et celle des Athéniens qui, par les deux ailes, écrasent les Perses alors contraints à fuir sur leurs vaisseaux. Afin de protéger Athènes de la flotte barbare, «les Athéniens se portèrent de toute la vitesse de leurs jambes à la défense de la ville et arrivèrent les premiers...». Cette victoire de Miltiade sur les Perses marque la fin de la première guerre médique. La postérité a fait de cette course vers Athènes, l'exploit d'un seul messager qui s'écroula mort en arrivant au but. Cette course deviendra l'image emblématique de l'épreuve de course à pied dans les concours olympiques.

La maison d'Élisabeth



Éric Rohmer

Gallimard, 216 p., 17 €

Lorsqu'un jeune professeur de lettres publie son premier roman, *Élisabeth*, en avril 1946, sous le pseudonyme de Gilbert Cordier, il ambitionne seulement d'écrire dans le style dépouillé des grands auteurs américains du moment, Faulkner en particulier. Il ne soupçonne pas qu'il deviendra, sous le nom d'Éric Rohmer, l'un des réalisateurs emblématiques de la Nouvelle vague et que ce roman passé inaperçu lors de sa parution deviendra un livre culte, – mais introuvable – pour nombre de cinéphiles. De son vrai nom Maurice Scherer, l'auteur ne s'est pas consacré

de suite au cinéma. Cessant son activité d'enseignant, il devient critique dans diverses revues cinématographiques dont « Les Cahiers du cinéma », journal grâce auquel il découvriera le milieu. Écrit en 1944, l'unique roman de l'auteur des « Contes moraux » est réédité pour la première fois, de manière posthume à sa demande. Ce livre a été écrit sous les balles. Au moment de la libération de Paris, en août 44, l'auteur résidait dans un hôtel du Quartier latin, où se sont produites plusieurs escarmouches. Bloqué dans sa chambre, n'osant mettre le nez à la vitre, il écrivit ce livre. Les intrigues successives se déroulent lors d'un bel été de l'immédiat avant-guerre, dans une bourgade imaginaire des bords de Marne, près de Meaux. Les personnages se croisent, se recroisent, se retrouvent à l'occasion d'une baignade, d'une balade à vélo ou d'une journée à Paris pour affaires. L'occasion d'explorer une œuvre entre cinéma et littérature.

Le maréchal Oudinot



Marc Oudinot

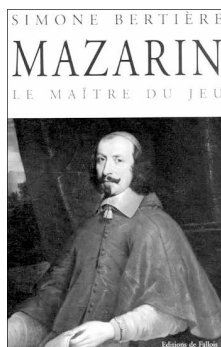
Ed. de Fallois, 460 p., 24 €

« C'est le Bayard de l'armée » dit Napoléon en présentant Oudinot au tsar de Russie. Du chevalier sans peur et sans reproche, il avait la bravoure et le mépris du danger: 32 blessures en témoignent. Et, comme un chevalier, l'argent lui filait entre les mains, au jeu, en compagnie de femmes et surtout en dons à ses hommes. Ses prouesses militaires et ses qualités de chef suffiraient, à elles seules, à sa gloire. Prodigeux meneur d'hommes comme Ney ou Murat, remarquable

tacticien comme Lannes ou Suchet, ce soldat de la Révolution participe à toutes les campagnes de l'Empire sauf l'Espagne. Ses exploits à Wagram (1809) lui valent son bâton de maréchal et son titre de duc de Reggio.

Pourtant, Oudinot n'avait pas eu la biographie qu'il méritait. Peut-être parce que, fidèle à la République, il appartient aux généraux hostiles à la marche de Bonaparte vers le pouvoir absolu. Peut-être aussi parce que, après l'Empire, sa loyauté à l'égard des Bourbons en fit la cible d'une campagne de dénigrement des bonapartistes. Son respect de la légitimité politique, son patriotisme, et son sens du devoir militaire laissent entrevoir derrière le sabreur "criblé de blessures" une personnalité plus complexe, que cet ouvrage met pour la première fois en lumière, en utilisant les sources familiales. Loin de se réduire à la seule biographie de celui qui fut général républicain, maréchal d'Empire et pair de France, cette suite de courts tableaux très documentés fait aussi renaître à travers le portrait attachant du "grenadier Oudinot" les débuts d'un siècle tumultueux.

Mazarin



Simone Bertière

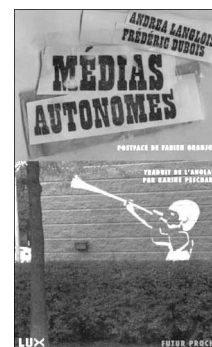
Ed. de Fallois, 698 p., 24 €

Défiant un monde qui ne prévoyait pas de place pour lui, Mazarin, a gagné sur tous les tableaux. À sa mort, il se trouvait maître de la France et arbitre de l'Europe. Détenteur d'une fortune fabuleuse, il a triomphé de tous les obstacles. Ascension d'autant plus insolite qu'elle a échappé au naufrage final qui guette ce genre d'exploit. Il dut à

son intelligence et à sa ténacité une victoire sans appel. Sa victoire était aussi celle de la France, à l'issue de la lutte face à l'Autriche.

Fondée sur l'information la plus rigoureuse, cette biographie retrace la fabuleuse aventure de Mazarin, telle qu'il la vivait au jour le jour dans l'incertitude de l'avenir. Elle met l'accent sur ses objectifs et ses choix. Elle fait surgir un homme sans illusions ni préjugés mais foncièrement optimiste, habile à piéger ses adversaires mais fidèle à ceux qu'il a choisi de servir, l'esprit libre, indulgent aux faiblesses humaines et dépourvu de toute cruauté, amateur passionné de bonne chère, de peinture et de musique. Autour de lui, les papes Urbain VIII et Innocent X, Anne d'Autriche et le jeune Louis XIV, Condé, Turenne, le cardinal de Retz et tant d'autres, que le style alerte de l'auteur convoque pour dresser un panorama vivant de cette période charnière, qui fut la matrice du « Grand Siècle ». Passionnante par elle-même, cette plongée dans un passé tumultueux ouvre au détour du chemin quelques réflexions sur notre présent.

Media autonome



A. Langlois et F. Dubois

Lux (Canada), 258 p., 22 €

Ce livre trace un portrait du mouvement actuel des médias autonomes. Pamphlets, journaux alternatifs, radios pirates, sites Web, ces médias s'inscrivent dans un mouvement de contestation des institutions dominantes, contre la convergence des grands empires médiatiques, et privilégient l'accès aux voix alternatives et la prise en charge du contenu

par les auditoires.

Sous la direction de Frédéric Dubois et Andrea Langlois, cet ouvrage propose un périple dans un univers en marge des médias traditionnels, celui des média-activistes. Ce recueil d'essais, rédigé par des artisans des médias autonomes, montre, entre autres que les mouvements altermondialistes ont su accaparer les nouvelles technologies et les moyens de communication afin de faire entendre leurs revendications.

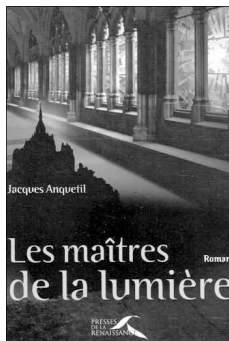
Qu'est-ce qu'un média autonome? Il s'agit, comme le notent d'entrée de jeu les auteurs, de moyens de diffusion qui brisent la chaîne de production traditionnelle de l'information: à sens unique, des producteurs média aux masses. Les médias autonomes produisent plutôt une communication qui circule dans les deux sens, impliquant la participation de la base. Bien qu'ils prennent plusieurs formes – allant du blog aux journaux de rue, des radios pirates au brouillage culturel, etc. –, leur objectif reste le même: offrir une tribune aux personnes et aux groupes qui n'ont normalement pas accès aux médias. Ils se font ainsi les véhicules des mouvements sociaux et représentent une tentative de subvertir l'ordre social en reconquérant les moyens de communication.

Véritable pavé dans la mare de la concentration de la presse et de l'uniformisation de l'information, ce livre fait la démonstration qu'une alternative aux médias de masse est possible, souhaitable et même en construction.

Le pari de livrer au lecteur une diversité d'étude de cas s'avère ici payant, dans la mesure où la démarche n'est pas celle d'une mise en catalogue, mais bien de dessiner les contours d'une sphère d'activité complexe. La chose n'était pas simple à réaliser et c'est une réussite. Ce livre est une très précieuse cartographie et un formidable outil de compréhension des enjeux sociaux et politiques du militantisme informationnel. La variété des situations décrites donne à voir combien les combats pour le droit à la communi-

cation et l'appropriation sociale de l'information ont un caractère universel. Et nous où en sommes-nous et que faisons-nous?

Les maîtres de la Lumière



Jacques Anquetil

Presse de la Renaissance

298 p., 18 €

Voici un très beau roman dont il faut conseiller la lecture à un large public.

Jacques Angot, maître verrier de Rouen, a été initié par son père à l'art du vitrail et au langage symbolique qui s'y rattache. Très vite, il est attiré par la création de vitraux contemporains sans sujet. Il est encouragé dans cette orientation courageuse par Gustave Flaubert, qui devient un peu le fils qu'il n'a pas eu et avec qui il partage ses questionnements spirituels. Son atelier fonctionne bien et restaure de nombreux vitraux. Mais son ambition se trouve ailleurs: restaurer les vitraux du Mont Saint-Michel à la manière moderne.

L'architecte de la restauration de l'abbaye du Mont, Corroyer, lui demande des maquettes pour les vitraux de l'abbatiale. Mais ses créations sont refusées par les Monuments historiques car jugées trop avant-gardistes. À la suite de nombreux décès, Jacques se révolte contre Dieu. Un père abbé bénédictin lui confie alors la création de toutes les verrières d'une abbaye romane située près de Rouen. Le maître-verrier réalise enfin son rêve. Grâce à l'amitié du père abbé, il retrouve la foi. Ses vitraux, par leurs vibrations colorées, sont une ouverture sur la lumière divine. Le père le présente à Claude Monet.

Tous les deux se retrouvent dans la même quête impossible, celle de capter la lumière fugitive. Atteint de la maladie des verriers, le saturnisme, Jacques se retire au Mont-Saint-Michel pour y mourir en paix, dans ce lieu qui l'a toujours fasciné.

Ce livre enchante les lecteurs qui ont une âme d'artiste. On y découvre une explication fort intéressante sur l'art abstrait. D'ailleurs le lien entre le verrier et le peintre est matérialisé par la rencontre avec Monet. Leur amitié et leur compréhension mutuelle nous vaut de belles pages sur la lumière procédant de la Lumière divine, et la meilleure façon de l'exprimer, malgré la certitude que cette expression sera toujours imparfaite. Dans leur insatisfaction, les deux artistes font preuve d'une humilité ayant valeur d'exemple.

Midi à toutes les portes



André Velters

Gallimard, 374 p., 21 €

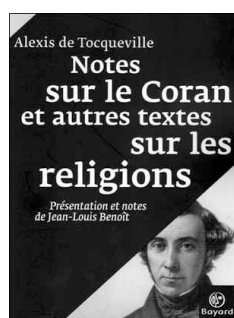
Né en 1945 dans les Ardennes, André Velter publie son premier livre *Aisha*, en compagnie de Serge Sauteau. Depuis, il partage son activité entre les voyages au long cours et la mise en résonance des poésies du monde entier. Sur France Culture, il a créé *Poésie sur Parole*. Il a également animé *Agora* (de 1995 à 1998), *Poésie Studio* (de 1997 à 1999) et les *Poétiques*, enregistrées avec Claude Guerre (de 1995 à 1999). Ses chroniques littéraires dans *Le Monde* s'attachent surtout à l'Orient. Il dirige, chez Gallimard, la collection *Poésie/Gallimard*, *L'Arbalète*, et la revue

Caravanes aux éditions Phébus. Il a reçu le Goncourt/Poésie en 1996.

À la fois recueil de poèmes, de critiques, de récits de voyages, Midi à toutes les portes est un livre inclassable. Avec ce livre, l'auteur pose un regard panoramique sur le dernier demi-siècle, avant de repartir vers ces horizons lointains qu'il affectionne.

Si tout commence par son enfance, qu'il raconte autant à travers l'histoire de la région qu'avec ses propres souvenirs, très vite son univers personnel s'élargit aux dimensions de la planète, à la rencontre d'autres paysages et d'autres cultures. Ainsi, il nous convie à la fois à la visite de pays lointains et à la revisite du monde par la poésie. Autant de découvertes qui passent par la rencontre d'hommes croisés sur sa route, qu'il soit connu (comme Indira Gandhi) ou simple passant. De Bénarès à Bagdad, de Séville à Surabaya, de Louxor à Lhassa, et de Paris à partout, la route semble sans fin quand le voyage est devenu l'aimant de la vraie vie.

Notes sur le Coran et autres textes sur les religions



Alexis de Tocqueville
Bayard, 176 p., 20 €

Jean-Louis Benoît a rassemblé ici une partie importante des textes que Tocqueville a consacrés au fait religieux en général, principalement ceux qui concernent l'islam, l'hindouisme et le christianisme. Ce travail, unique à ce jour, permet d'éclairer un pan non négligeable de la pensée de Tocqueville et des textes qui aujourd'hui peuvent surprendre, par

leur pertinence, dans le contexte religieux contemporain.

C'est lors de son voyage aux États-Unis que Tocqueville découvre l'importance de la religion dans une société démocratique. En France, la Révolution, qui tente au même moment de remplacer les formes religieuses par des formes séculières et idéologiques, lui semble un remède pire que le mal.

Tocqueville dès lors s'intéressera aux liens qui unissent dans le destin d'un peuple, le social, le politique et le fait religieux. Il n'aura de cesse d'étudier et de comparer les religions dans leur relation aux sociétés où elles se développent. Cette approche résolument sociologique des religions demeure actuelle.

On ne peut que s'étonner que ces textes n'aient pas été réunis plus tôt et soient restés, pour certains, très peu accessibles. Il est vrai qu'ils sont parfois déroutants, et souvent en désaccord avec quelques idées reçues sur le philosophe et son œuvre. Qu'on prenne le temps de les lire, et on découvrira un pan entier de la réflexion de Tocqueville.

Normandie



Conservatoire du littoral
Actes Sud, 232 p., 23 €

Sauver les côtes... C'est la mission du Conservatoire du littoral, un établissement public créé en 1975. Si les côtes françaises occupent 4% du territoire, elles suscitent bien des convoitises. C'est pourquoi leur protection est vitale. Le Conservatoire agit en conduisant une politique foncière des espaces naturels et des paysages sur les rivages maritimes.

Concrètement, l'établissement public achète des terrains afin de les protéger et confie ensuite leur entretien aux communes ou aux collectivités locales. Ainsi, au 1er juin 2006, 880 km de rivages, 300 sites naturels, 73 610 hectares sont la propriété du Conservatoire.

Le présent ouvrage relate et propose des promenades écologiques et littéraires, chargées de sel et de vent, en compagnie de journalistes, d'écrivains, de plaisanciers ou de navigateurs chevronnés, à la découverte des sites du Conservatoire du littoral sur les rivages de Normandie. Nous visitons ainsi la valleeuse d'Antifer, les falaises d'Étretat, la baie de Seine et le marais Vernier, les batteries de Merville, la pointe du Hoc, la réserve naturelle de Beauquillot, Utah Beach, l'île de Tatihou, la Hague, les dunes d'Hatainville, Chausey, la pointe d'Agon, la baie du Mont-Saint-Michel... Un livre qui ouvre des perspectives très intéressantes. Pour des balades intelligentes.

Paul Morand, Petits Certificats de vie



Michel Collomb
Hermann, 151 p., 22 €

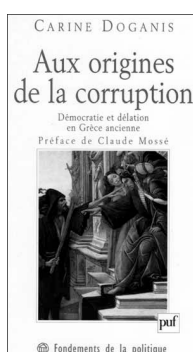
L'auteur, universitaire, rassemble en un volume quatorze études consacrées à « l'homme pressé », sans éviter les sujets qui fâchent.

L'un des paradoxes de Morand, est d'avoir été ultramoderne au début du siècle, comme Apollinaire ou Cendrars, et de s'être laissé dépasser par son époque. Représentant « une sorte d'Art déco littéraire », Morand atteint son apogée entre les deux

guerres, quand il inventait le marketing éditorial avec Bernard Grasset, ou réalisait que la radio était un formidable outil d'avenir. On notera un chapitre sur les rapports fraternels et compliqués que Morand entretenait avec un Proust plus susceptible et possessif que jamais. Ou ceux avec son ami, Giraudoux, qui fut son précepteur en Allemagne en 1905.

Avec beaucoup d'objectivité, l'auteur se penche à nouveau sur son antisémitisme, son engagement politique en faveur de Vichy, son antigaulisme, que l'écrivain réaffirmera jusque dans les pages de son Journal inutile posthume (paru chez Gallimard en 2001) dont l'universitaire rappelle la réception mitigée par la presse. Se fondant toujours sur des textes et des faits précis, l'universitaire explique le « racisme anti-asiatique » comme son adhésion à Vichy, par une fidélité à un monde et à des valeurs. L'ouvrage livre un scoop: l'une des raisons qui ont fait quitter Londres à Morand en 1940, « qu'il n'a jamais donnée et qui n'a pas été la moins déterminante: une femme dont il avait été l'amant avant la guerre avait mis au monde un enfant dont il était le père ».

Aux origines de la corruption



Carine Doganis

PUF, 232 p., 26 €

L'actualité démontre chaque jour que la démocratie et corruption sont liées. Ce lien semble consubstantiel. Pourtant en créant la démocratie, avec Solon et Cléisthène, entre le VII^e et le VI^e siècles, les Athéniens n'ont pas inventé la corruption qui, prospère

sur le terreau de tous les régimes, car elle a partie liée avec la nature humaine. Cependant, les Athéniens ont donné lieu à des formes particulières de corruption politique et su trouver des moyens spécifiques de la traiter, dont la « sycophantie », l'accusation publique qui correspondrait chez nous au parquet. Or le sycophante a ceci d'original qu'il est certes un accusateur public mais reste un citoyen privé. Autant dire que quiconque peut traîner en justice n'importe qui, sous les pires accusations! Cette délation généralisée est considérée comme une activité vertueuse dans une Cité régulièrement secouée par d'énormes scandales politico-financiers. Cependant, il y a loin entre l'idéal initial et la réalité de cette institution, qui fut emportée par le mal qu'elle était censée combattre: la corruption.

Comment en arriver là? L'existence de délateurs professionnels s'explique par les particularités du système juridique athénien. À partir du V^e siècle av. J.-C., la principale juridiction est l'Héliée, un tribunal populaire constitué de 6 000 citoyens tirés au sort. En l'absence de ministère public, on compte sur le civisme populaire pour la dénonciation des crimes. Les actions sont divisées en deux classes: la *dikê* (action privée) suppose un intérêt à agir, au lieu que la *graphê* (action publique) peut être le fait de tout citoyen, qui assume donc le rôle du ministère public. S'il remporte son procès, l'accusateur perçoit une partie de l'amende versée par l'autre partie. Les sycophantes sont donc des individus qui lancent des accusations pas toujours dans un esprit de civisme, mais parfois dans le seul but de s'enrichir: telle est la perversion du système. Le terme est clairement injurieux dès l'Antiquité. Démosthène les traite ainsi de « chiens du peuple ». Le système athénien tente de s'en protéger en condamnant à de fortes amendes ceux qui lancent des accusations infondées. Les accusateurs dont l'action n'a été soutenue que par un cinquième des voix de l'Héliée sont également frappés d'ati-

mie (privation des droits civiques) partielle: on leur retire leur droit d'accuser. Malgré ces sanctions, les sycophantes mènent souvent des carrières assez lucratives.

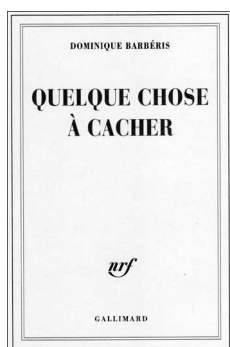
Un rappel étymologique s'impose. Clairement ce mot vient de *sikon*, « figue », et de *phainô*, « découvrir ». En revanche, son origine est obscure dès l'Antiquité. Plutarque rapporte l'explication selon laquelle ces délateurs s'en prenaient aux exportateurs de figues hors de l'Attique, l'exportation étant alors illégale. Cependant, si l'on connaît des mesures restrictives sur l'exportation de produits agricoles, souvent attribuées à Solon, aucune ne porte sur les figues. On a proposé de voir dans le sycophante celui qui « montre les figues » cachées par un voleur dans ses vêtements. Les figues étant des fruits de grande consommation et de faible valeur marchande, le sycophante serait alors celui qui n'hésite pas à dénoncer le vol de choses sans valeur.

Ici la corruption sert d'indicateur d'analyse qui a été retenu dans ce livre, dont l'ambition est de montrer que les dysfonctionnements du modèle athénien ne sont pas moins instructifs que ses réussites. Selon la manière dont les citoyens s'approprient le recours à l'accusation publique volontaire, l'institution peut fonctionner comme un ministère public " citoyen " ou, au contraire, donner prise à la délation. Parce qu'elle est à la fois le résultat de l'appropriation par les citoyens d'une institution conçue à l'origine comme éminemment démocratique et le symptôme de la corruption de cette institution, la sycophantie pose la question de la confiance institutionnelle.

À la confluence de l'histoire et de l'anthropologie, trouvant ses sources dans les traces des nombreux procès, mais aussi chez les auteurs de théâtre, les philosophes et les moralistes, l'auteur produit un essai de philosophie politique d'une grande originalité. La démocratie athénienne y est revisitée en ses sous-sols peu ragoûtants. Plus fondamentalement, il

est question de participation politique dans ce détour comparatif entre institutions athéniennes et démocratie moderne. Si, à Athènes, le renforcement continu du pouvoir populaire a marqué un approfondissement certain de la démocratie, sa dégradation montre aussi que les institutions seules ne suffisent pas à la pérenniser, car elle est aussi la pratique vivante d'un imaginaire partagé. Pourtant, la démocratie antique, généreusement idéalisée, peut également servir de modèle par ses dérives, ses défaillances et ses crises pour mieux comprendre le politique aujourd'hui. Ce livre permet ainsi de mieux comprendre les ressorts de nos démocraties contemporaines qui idéalisent la transparence et la démocratie participative.

Quelque chose à cacher



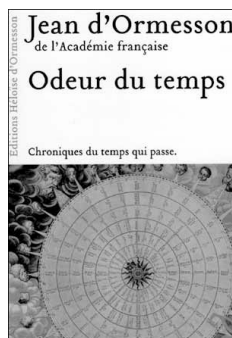
Dominique Barbéris
Gallimard, 158 p., 14 €

N., une petite ville au bord de la Loire. Le narrateur, peintre du dimanche, est également le gardien du musée local. Un après-midi, il reconnaît en une femme élégante un de ses anciens flirts. Le soir même, elle est retrouvée morte dans l'ancienne propriété de sa famille où elle était revenue pour la nuit. Elle a été tuée à bout portant dans la maison qu'elle était venue vendre. Que s'est-il donc passé ce soir de pluie et d'automne au bord de la Loire entre le restaurant Les Chaînes d'or, le musée communal et l'étroit chemin qui sépare le cimetière du mur de la propriété?

L'auteur, professeur de lettre à Paris IV, mène une enquête à la fois

policière et artistique en province. Le style est léger et agréable: enfin un texte écrit dans notre belle langue française. Finalement l'auteur cherche à savoir ce qui rend fou les humains? Elle s'interroge sur le souvenir, le passé, la passion... une belle enquête sur la nature humaine

Odeur du temps



Jean d'Ormesson
Éditions Héloïse d'Ormesson
480 p., 23 €

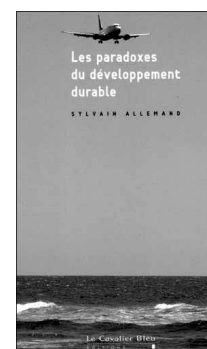
Les recueils d'articles permettent de retrouver les écrivains, leur style et leur univers. Vingt ou trente ans après leur publication dans la presse, des critiques ou chroniques rassemblées en un livre rappellent leur vérité. Souvent elles éclairent et prolongent l'œuvre de l'auteur. Privilège de la littérature sur le strict journalisme.

Ici l'auteur se veut un nouveau Charles Du Bos. Beaucoup de critique positive et d'admiration pour ses frères en littérature. À l'inverse de Jean qui grogne et Jean qui rit (1984), la politique est presque absente de ce volume qui est « consacré aux îles, aux livres, aux amis ». De fait, la centaine de chroniques, essentiellement parues dans Le Figaro et Le Figaro Magazine, composant cet « exercice d'admiration et de fidélité » permet de croiser Frédéric II, les sœurs Mitford, John McEnroe, Venise, Garbo et Dietrich, les civilisations anciennes et les mutations du présent, des voyages et des souvenirs. Évidemment, la littérature occupe une large part de ces pages érudites, souvent drôles, qui revisitent un Panthéon personnel. Voici donc Cioran, Mauriac, Yourcenar, Joyce, Amado, Morand ou Bal-

zac dans une sorte de kaléidoscope renouant avec Une autre histoire de la littérature française (1997 et 1998) renouvelaient l'entreprise de Kléber Haedens, auquel un texte fraternel rend d'ailleurs hommage. Bien sûr, l'auteur n'oublie pas ses écrivains favoris, tel Chateaubriand: « Le passé, le présent, l'avenir, ce poète les scrute avec une puissance et une lucidité qui ne le cèdent ni aux historiens, ni aux philosophes, ni aux penseurs patentés. Il rappelle Bossuet et Rousseau. Il précède Tocqueville, Max Weber et, avec une fameuse grive qui annonce une madeleine, le coup de tonnerre de Marcel Proust. »

À son habitude, l'académicien fuit les raseurs, les raisonneurs, les théoriciens et autres jongleurs de concepts pour défendre les « joueurs de flûte » brocardés par M. de Norpois dans la Recherche. Il s'est choisi des maîtres qu'il traite en complices et nous fait partager leur dialogue ininterrompu. Cette conversation charmeuse est profonde.

Les paradoxes du développement durable



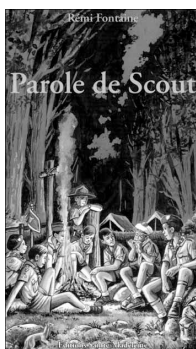
Sylvain Allemand
Le Cavalier bleu, 192 p., 22 €

Le développement durable a 20 ans. Le temps d'une génération, le temps d'un premier bilan. Voici un premier regard sur l'histoire du développement durable et de ses principes. Ce livre présente les outils et les politiques de développement durable en matière de logement, de transports, d'économie, de finances, de consommation, de tourisme, etc., et analyse leurs résultats et leurs effets positifs ou négatifs.

L'expression, en elle-même, tient du paradoxe: comment, le développement, synonyme de mouvement, peut-il être durable? Notion ambivalente, le développement durable, s'appuie sur l'environnement mais aussi, on l'oublie souvent, sur l'économie et le social, avec la volonté de concilier ce qui paraît inconciliable: croissance économique et progrès social, dans le respect des ressources naturelles. Commerce équitable, réchauffement climatique, finance solidaire, OGM..., les chiffres controversés et les effets pervers ne manquent pas! Pourtant, loin de discréditer le développement durable, ils sont autant d'aiguillons pour en dépasser les contradictions, le remettre sans cesse en question et innover.

Décliné depuis quelques années en habitat durable, ville durable, tourisme durable, etc., le "développement" cède peu à peu la place au seul "durable". Et si, paradoxe ultime, le développement durable n'était qu'un concept transitoire permettant de faire passer la civilisation moderne du stade de développement à celui de durabilité, propose l'auteur.

Parole de scouts



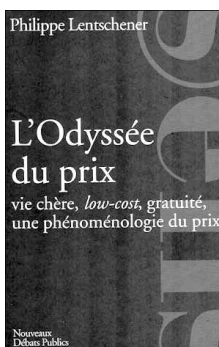
Rémi Fontaine

Ed. Ste Madeleine, 188 p., 15 €

Pour vivifier les feux de camp et les veillées scouts, voici de magnifiques textes offerts à la jeunesse. Le scoutisme, même centenaire, comme un immense feu de camp a toujours besoin d'être alimenté. Les feux de camp sont très divers, ils sont parfois solennels et ils font appel à l'art dramatique ou bien ce sont des veillées intimes comme celles que faisaient

les paysans dans les chaumières d'autrefois. On y évoque l'histoire de France et l'histoire de l'Église: les héros, les saints, les martyrs, toute une chrétienté en marche vers le ciel. Et tout le peuple scout entend et s'imprègne des chansons de geste. On se laisse gagner par la poésie de la nuit... c'est le moment d'écouter... chers amis, écoutez et méditez les histoires de ce livre et vous serez meilleurs. Ces histoires courtes sont là pour former les jeunes à la vie et aux responsabilités qui s'ouvrent devant eux. Voici la nouvelle édition revue et augmentée du fameux « Livre d'Hermine » qui reprenait lui-même des textes publiés pour la plupart dans la « Gazette des amis d'ELOR » de 1984 à 1994.

L'Odyssée du prix



Philippe Lentschener

Éditions Nouveaux Débats publics

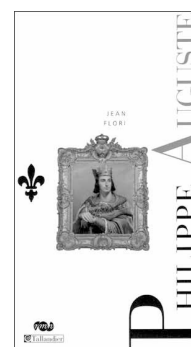
180 p., 17 €

Philippe Lentschener, président du réseau Publicis en France, publie un ouvrage consacré au low-cost et à la gratuité. Le travail d'un publicitaire est de créer un attachement et une fidélité à un produit ou à un service qui vont au-delà de la raison. Dans cette relation aux marques, le prix est une composante fondamentale. Or, depuis quelques années, les prix et leurs évolutions sont devenus un véritable casse-tête. Les consommateurs peuvent dépenser des fortunes pour acheter des choses qui n'ont aucun rapport avec la valeur travail justifié par le prix demandé. Inversement, ils peuvent payer très peu cher des choses qui valaient une fortune auparavant, jusqu'à exiger de la gratuité

sur certains produits. Le concept de prix est devenu peu lisible. Nous sommes désormais face à une consommation sablier: d'un côté, beaucoup de choses ne valent pas cher ou pour lesquelles le consommateur n'est pas prêt à payer; de l'autre, en haut du sablier, des choses sur lesquelles il est prêt à payer très cher. Le *low-cost* a pris son essor dans le bas du sablier. Le *hard discount* est surtout le reflet d'une prise de pouvoir du consommateur sur sa consommation. Désormais, c'est lui qui arbitre.

Les marques doivent donc faire durer et enrichir la relation avec leurs consommateurs. Sur le modèle du luxe, elles doivent incorporer de la culture dans leurs produits ou leur offre. Toutes les valeurs de l'entreprise, doivent se retrouver quotidiennement dans le produit. Cela signifie que lorsque « vous achèterez une démarche environnementale pour une voiture, vous voudrez par exemple un moteur hybride. Et si vous acceptez une démarche dans la nutrition et la santé, vous voudrez que la marque vous informe de ces enjeux précisément ».

Philippe Auguste



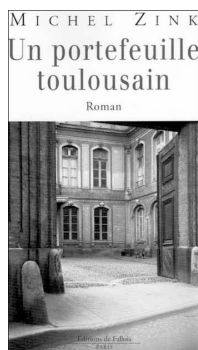
Jean Flori

Tallandier, 160 p., 13 €

Le règne de Philippe Auguste (1165-1223) marque un tournant décisif tant pour la monarchie capétienne que pour la fondation et l'extension du royaume de France. Usant habilement des structures de la société féodale, il mit en place une administration centrale efficace lui permettant d'imposer son pouvoir

dans le domaine royal, qu'il étendit notamment à la Normandie et à l'Anjou. Fin diplomate et chef militaire de grande envergure, il sut tirer profit de la rivalité entre Henri II d'Angleterre et son fils, Richard Cœur de Lion. L'avènement du médiocre Jean sans Terre et la bataille de Bouvines, première victoire française face à une coalition européenne, lui permit de faire main basse sur les fiefs continentaux des Plantagenêts. Aujourd'hui encore, de nombreuses constructions témoignent de son intense activité militaire: mur d'enceinte de Paris, donjons fortifiés disséminés sur le territoire, de Château-dun à Gisors. L'auteur, historien de renom, brosse ainsi le portrait d'un roi guerrier, bâtisseur et administrateur d'exception, à la personnalité complexe, parfois austère, qui sut poser les bases de l'État moderne. Signalons également la parution d'un Saint Louis et Un Philippe le Bel, dans la même collection... et de même qualité.

Un portefeuille toulousain



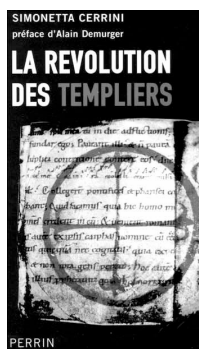
Michel Zink

Ed. de Fallois, 234 p., 18 €

Toulouse. Automne 1956. Emilien Rébeyrol surprend à son retour de vacances un cambrioleur fouillant dans ses papiers. Que pouvait bien chercher ce mystérieux cambrioleur surpris par Émilien Rébeyrol, rentré de vacances plus tôt que d'habitude, dans l'appartement qu'il occupe avec sa femme et ses deux enfants, au-dessus de celui où vit leur propriétaire, une vieille dame, Emerencienne de Cantelou? Pour le professeur de français de troisième au lycée Fermat cela

ne fait pas de doute: c'est le dossier dans lequel se trouve enfermée sa découverte érudite (où se mêle Graal, Roland et Catharisme), celle sur laquelle il compte pour faire une grande carrière universitaire. Pour Mlle de Cantelou, ce sont des documents compromettants qui remontent à la dernière guerre, qu'on vient de lui remettre. En réalité, Emilien Rébeyrol se trompe et Mlle de Cantelou se trompe aussi. Le mystérieux visiteur était une visiteuse... les souvenirs douloureux ou glorieux de l'occupation et de la Libération étendent leur ombre sur la ville rose. Les héros cachés, les gloires usurpées peuvent réapparaître. Les nouveaux troubles des temps agitent aussi les esprits: guerre d'Algérie, soulèvement de Hongrie, préparation de l'expédition de Suez. Au milieu des drames passés et présents, chacun mène sa petite vie dans les rues étroites et les vieilles maisons de Toulouse. Un excellent roman, au style ciselé... comme quoi on peut être médiéviste émérite et romancier averti!

La révolution des Templiers



Simonetta Cerrini

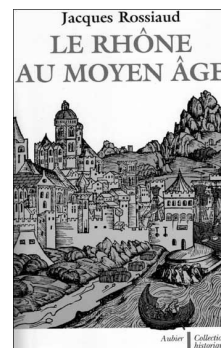
Perrin, 320 p., 21 €

À la mort de Jacques de Molay, dernier grand maître des Templiers, en 1314, personne n'intervient pour sauver l'Ordre dissous par le pape Clément V. Est-il devenu si menaçant? Pour renouveler la question, l'historienne Simonetta Cerrini-Alloisio est remontée aux sources en s'appuyant sur des manuscrits qui racontent la genèse de l'ordre et qui ont été dispersés à travers le monde (Rome, Paris, Prague, Londres, Muni-

ch, Baltimore). À la manière d'une enquête, chaque manuscrit forme un chapitre de l'ouvrage décrivant les règles de cet Ordre, la vie au quotidien de ses membres, mais aussi la personnalité du premier grand maître des Templiers, Hugues de Payns. En 1120, celui-ci fonde à Jérusalem une société alternative, où l'on pouvait accéder au sacré sans se couper du monde, être à la fois religieux et laïc et qui correspondait à une plus grande simplicité des fidèles. Mais le Temple voulait aussi s'ouvrir au plus grand nombre, refusant par exemple l'usage exclusif du latin, jugé trop élitiste, et se montrant curieux des autres religions, l'islam par exemple, comme en témoigne ici l'amitié entre les premiers Templiers et le célèbre émir Ousama.

Cette histoire perdue du XIIe siècle fait apparaître le caractère novateur de l'Ordre en même temps qu'elle en renouvelle profondément l'approche. On comprend ainsi combien la création de l'Ordre des Templiers fut une idée révolutionnaire (moine et guerrier, financement par des commanderies...). À l'aube du XIVe siècle, alors que plus rien en Terre sainte ne retenait les Européens, l'Ordre fut interdit. En France, Philippe le Bel obtint leur condamnation, mettant un terme à une aventure spirituelle qui avait duré plus de deux siècles.

Le Rhône au Moyen Âge



Jacques Rossiard

Aubier, 650 p., 29 €

«L'onde, tout à la fois passé, présent et avenir, permet de regarder le temps; elle devient de l'histoire li-

guide». En effet pourquoi ne pas traverser l'histoire au rythme d'un fleuve? Un livre a bien été consacré à la Méditerranée! Ligne de confluence des richesses, des hommes, des idées et des rêves, le Rhône, du Xe au XVIe siècle, s'est métamorphosé de concert avec les sociétés riveraines. Parallèlement, autour de l'An Mil comme au temps de Charles Quint, l'ordre du monde européen s'est joué aux abords de ses rives.

Cette thèse présente donc l'histoire de la mise en valeur des terres et des eaux du fleuve qui ont entraîné le changement des sociétés riveraines. Dans une démarche globale et pluridisciplinaire (économie, géographie...), l'historien aborde le monde des bateliers et leurs traditions, explore les mythes attachés au fleuve et les pratiques religieuses qui dominent la vie des riverains.

Tableau chatoyant des eaux, des rivages, des îles et de leur mise en valeur par l'homme, exploration des mythes liés au fleuve, évocation des usages singuliers des bateliers: ce livre constitue une plongée magistrale dans l'univers du Rhône médiéval.

Rimbaud



Claude Jeancolas

Flammarion, 756 p., 25 €

Paradoxalement, tout, chez Rimbaud est prémédité, rien n'est le fait du hasard ou de l'incohérence bohème. Encore fallait-il retrouver les éléments qui ont nourri cette existence. Le biographe a vu ce que Rimbaud a vu, lu ce qu'il avait lu, et suivi son cheminement. Il a traqué tous les signes de l'émergence d'une vocation. Le renoncement à la poésie (et

son deuil) lui a également permis de retrouver, par-delà le mythe, un Rimbaud fragile et foudroyé par son propre génie. Jusqu'à l'enfer africain et les trafics, il l'a dégagé des commentaires abusifs, multiples.

Sa vie? Le refus d'une existence médiocre et la quête lancinante du salut et du sens. Au service de cette exigence, une logique implacable, une résistance physique et morale à toute épreuve, une volonté rude et une énergie entreprenante qui lui viennent de son impatience et de la peur de l'ennui. L'auteur a suivi pas à pas, Rimbaud, traquant et démontrant cette rigueur derrière chaque acte, jusque dans les excès de la débauche, de l'art, de l'amour et de la fuite définitive. La famille, l'apprentissage, le labeur même, l'expérience humaine expliquent les interrogations d'Arthur et les choix que ses réponses engendrèrent, dont celui de la poésie, comme les rejets qu'elles provoquèrent. Ce jeune homme dégingandé et intransigeant voulait vivre sa «vraie vie». Des brumes de la Meuse à la chaleur des déserts dankalis, des poèmes du Voyant aux lettres désespérées d'Afrique, c'est une seule et même vie, cohérente. Une biographie qui se lit comme un journal intime.

Une sale affaire



Jean Pax Mefret

Pygmalion, 240 p., 18 €

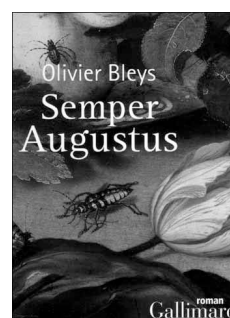
On connaissait Jean-Pax chanteur, il peut désormais découvrir Jean-Pax, écrivain. Dans cet ouvrage il revient sur un dossier mêlant *show business*, banditisme et politique. Il raconte comment une banale affaire criminel-

le, l'assassinat d'un Yougoslave de l'entourage d'Alain Delon, a servi de point de départ à un complot destiné à briser la carrière politique de Georges Pompidou qui voulait succéder au général De Gaulle.

Fausse informations, photos truquées circulent dans Paris, éclaboussant des femmes et des hommes devenus la cible d'officines proches du pouvoir en place. L'enquête criminelle sert de prétexte à une succession de pseudo-révélation visant, au travers de son épouse, Georges Pompidou, l'ancien Premier ministre de Charles De Gaulle.

L'auteur nous entraîne dans les coulisses de cette «sale affaire». Un univers frelaté où s'agitent des agents des services secrets, des membres des polices parallèles, des conseillers ministériels ont pour seul objectif d'empêcher Georges Pompidou de succéder au général De Gaulle... un air de tonton flingueur!

Semper Augustus



Olivier Bleys

Gallimard, 340 p., 19,5 €

Haarlem, années 1630. Cornelis Van Deruick, un marchand de tissus veuf et sans le sou, décide de quitter la Hollande pour chercher fortune en Amérique du Sud. Il laisse ses quatre enfants à la garde de l'aîné, Wilhem, et leur assure la protection de Paulus van Bereysten, haut personnage de la ville, négociant en fleurs, puissant et redouté.

La Hollande est alors la proie d'une étrange folie: la passion des tulipes. Les variétés rares atteignent des prix extravagants et font l'objet de spéculations au point d'inquiéter les autorités. Des fortunes se font et se

défont en quelques heures sur ce marché volatil où un seul bulbe de *Semper Augustus* – une tulipe légendaire à l'éclat sans pareil – vaut autant qu'un palais. Cette spéculation fit la grandeur et la décadence d'une famille bourgeoise ordinaire. Livrés à eux-mêmes, les enfants Deruick vont affronter ce monde cynique et implacable...

L'intrigue, qui se noue au rythme de l'initiation aux affaires de l'aîné, jeune homme intelligent mais naïf, est bien menée. Partant d'un épisode historique méconnu, la «tulipomanie», où certains économistes voient une préfiguration des bulles spéculatives modernes, ce roman restitue avec brio l'atmosphère des Pays-Bas de l'âge d'or. Dans un style qui se veut conforme à l'époque, le récit s'appuie sur une intrigue rusée, pour peindre dans sa noirceur une société régie par l'obsession de l'avoir et du plus. Malgré quelques scènes regrettables, ce récit est aussi un plaidoyer contre l'injustice sociale, l'asservissement des faibles par les nantis; et se révèle ainsi d'une troublante actualité.

Si j'ai bonne mémoire



Sacha Guitry

Perrin, 244 p., 16 €

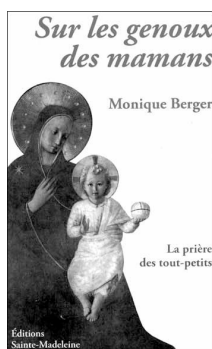
En 1935, à 50 ans, Sacha Guitry eut envie de se raconter. Raconter est le terme juste car il n'est pas sûr que tout soit toujours vrai. Fils du grand Lucien Guitry, acteur célébrité au tournant du XXe s, il eut avec lui des relations difficiles après une enfance tiraillée entre des parents divorcés, une adolescence heurtée (renvoyé de 12 pensions), ses débuts au théâtre, ses rencontres avec Alphonse Allais,

Alfred Jarry, l'amitié avec Sarah Bernhardt...

Que l'auteur de ces souvenirs ait eu «bonne mémoire», tout le prouve dans ce livre, véritable feu d'artifice, qui raconte sa jeunesse. Nul autre que lui ne s'est fait renvoyer de tant d'écoles. Nul autre ne s'en est si bien justifié: «Pourquoi apprendre ce qui est dans les livres, puisque c'est dans les livres?» C'est de souvenirs dont il s'agit dans ces mémoires. Pas d'introspection, ni de «pacte autobiographique» pour tenter de cibler les fameux critères essentiels; pas de rachat par l'écriture ou encore d'auto-rédemption littéraire dans ce livre savoureux, mais une succession plus ou moins chronologique de faits essentiels qui ont marqué sa jeunesse et qu'il relate de façon directe et comique. L'intelligence, la simplicité, la méchanceté douce-amère ainsi que les hommages qu'il rend aux grands esprits de ce début de siècle traversent l'ouvrage. D'une lecture plaisante, voici les confessions d'un homme sincère et attachant. L'année 2007 marque le 50^e anniversaire de sa disparition.

Signalons également la publication d'une anthologie du théâtre de Guitry chez Perrin.

Sur les genoux des mamans



Monique Berger

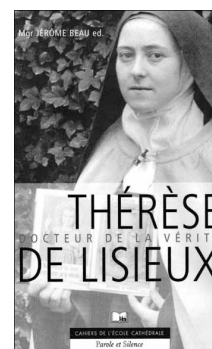
Ed. Ste Madeleine, 136 p., 15 €

Pour l'indispensable nouvelle évangélisation, de nombreuses initiatives sont prises dans des secteurs très variés. Mais il en est un qui passe souvent inaperçu: celui des tout-petits. C'est aux parents que revient la mission d'assurer la première forma-

tion chrétienne qui passe d'abord par une formation et une pratique de la prière. «L'exemple concret, autrement dit le témoignage vivant des parents, est un élément fondamental et irremplaçable de l'éducation à la prière: c'est seulement en priant avec leurs enfants que le père et la mère pénètrent (...) profondément le cœur de leurs enfants, en y laissant des traces que les événements de la vie ne réussiront pas à effacer.» (*Familiaris consortio*, n° 60). Lors des *Rencontres mondiales des familles* (Valence 2006) Benoît XVI a rappelé que: «La famille chrétienne transmet la foi lorsque les parents enseignent à leurs enfants à prier et qu'ils prient avec eux; lorsqu'ils les font s'approcher des sacrements et qu'ils les introduisent dans la vie de l'Église, lorsqu'ils se réunissent tous pour lire la Bible, plaçant la vie familiale à la lumière de la foi et louant Dieu comme un Père».

Écrit par une maman, maintenant grand-mère, à l'intention des jeunes mamans, ce livre voudrait les encourager dans cette tâche merveilleuse et délicate qui consiste à conduire ses enfants vers le Seigneur. Un excellent cadeau de naissance ou de communion.

Thérèse de Lisieux, docteur de la vérité



Mgr Beau

Parole et Silence, 148 p., 14 €

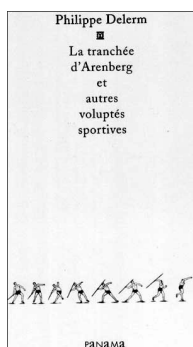
Le phénomène Thérèse de Lisieux est inépuisable. Il ne finit pas d'être étudié, contesté, systématisé, et, au-delà, de susciter des conversions. Les étudiants en théologie de la Faculté Notre-Dame de Paris l'ont compris et

ont choisi d'organiser une session d'études, dont cet ouvrage rassemble les principales contributions. Nouveauté de la petite voie: Thérèse missionnaire de l'amour miséricordieux (G. Gaucher); La liberté spirituelle de sainte Thérèse, au risque du galvaudage (P. Airiau); La fortune d'une voie nouvelle (A. Guise); Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu (P. d'Ornellas).

Sainte Thérèse parle au monde, et le monde se plaît à se laisser enseigner par elle. L'actualité de son message ne peut pas nous laisser indifférents. Il nous invite à nous saisir de la vérité qu'il véhicule et de l'expérience qu'il propose.

Mettons-nous à son école, l'école de l'Amour, «une doctrine éminente», selon Jean-Paul II, qui l'a proclamé docteur de l'Eglise. Thérèse, la discrète, ne cesse de faire parler d'elle, mais c'est uniquement pour nous faire connaître Dieu et son Amour. Extraordinaire et prodigieux destin, qui s'épanouit à la veille du III^e millénaire sous la forme d'un défi, le défi de l'Amour pour un monde en quête de sens.

La tranchée d'Arenberg



Philippe Delerm

Éditions Panama, 120 p., 12 €

Souvent, il arrive que des bribes de souvenirs remontent à la surface. On croyait envoler ces plaisirs fugaces. La nostalgie apparaît au bout de la ligne, mais aussi le présent des mouvements, l'arabesque du dribble, la grâce du patineur, l'élégance de la phrase. Bien sûr il y a le sourire radieux de Colette Besson, le casque d'or de Jean-Pierre Rives, les esto-

cadés de Zidane, la main de Platini dans celle de Battiston,... Mais il y a aussi Battiston fauché par Schumacher un soir d'été à Séville, le sourire forcé du patineur après la chute sur la glace, le coude-à-coude entre Anquetil et Poulidor sur les pentes du puy de Dôme, le plaisir enfantin à jouer au foot avec des boutons et des crayons... L'auteur saisit au vol tous ces gestes qui sont le sport, comme des évidences de joie et de souffrance entremêlées. Ces voluptés sportives, madeleines éparpillées aux quatre coins des stades qui font revivre ces instants d'émotion. Comme à son habitude, l'auteur propose une mosaïque de textes courts et jouissifs, où il transmet son goût des petites choses et des bouts de quotidien. Plus coups de cœur que coups de boule, notre écrivain fait chanter ces moments de sport «minuscules», mêlant allègrement champions et quidams, glorieuses victoires et tragiques défaites: l'essentiel étant évidemment de participer.

Tacite, ses vérités sont les nôtres



Xavier Darcos

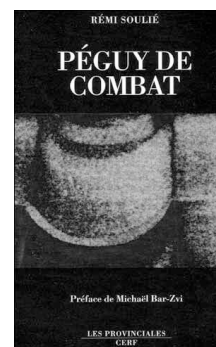
Perrin, 220 p., 19 €

Vers la fin du I^{er} siècle, l'historien latin Tacite s'interroge sur le destin du monde. Il passe en revue les mœurs collectives et les caractères privés, révèle les calculs et les manœuvres des acteurs politiques, décrit la folie contagieuse, provoquée par la volonté de puissance, tout en se souvenant d'une cause déjà perdue: l'idéal républicain. Tacite est le témoin passionné et complexe d'une période «déchirée et féroce», Les lettrés, les

propriétaires terriens et les militaires désintéressés, qui formaient l'élite romaine, ont cédé la place à des courtisans, à des technocrates, à des nouveaux riches. Face au déclin, il essaie de comprendre ce qui s'est passé et où tout cela conduit, développant de larges réflexions morales autour du passé, interrogeant la notion de citoyenneté et le poids de l'Histoire, confrontant le pouvoir et la barbarie.

L'auteur, à juste titre, a considéré que la pensée de Tacite a valeur universelle et qu'elle était d'actualité. Car si l'on ouvre notre regard contemporain à ce que fut le XX^e siècle – celui du nazisme, du stalinisme ou du maoïsme – et à la surchauffe (au sens propre et au sens figuré) de la planète entière, Tacite nous aide de sa pertinence. Il montre comment le pouvoir peut dégénérer en despotisme de palais, en servilité, en affairisme et en bureaucratie. Nos manières contemporaines ne sont que plus policées. L'humain est éternel et l'Histoire fournit des leçons pour le présent. En effet ses formules, étincelantes d'intelligence et de pénétration, visent une actualité permanente. Sonnent-elles plus juste à nos oreilles parce qu'elles concernaient une forme de décadence ou de déclin? À chacun de juger.

Péguy de combat



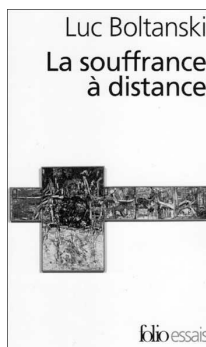
Rémi Soulié

Les Provinciales, 112 p., 12 €

On croyait avoir tout écrit sur Péguy. On a rangé Péguy avec les supposées vieilleries de «la France moisie», et parmi les tenants de «l'idéologie française». On ne vou-

lait plus s'accommoder des dissidences de ce « mécontemporain », de ses accents de « nationalisme mal venu ». George Steiner osa pourtant révéler la force de son attachement à ce paysan bergsonien qui avait une idée de la vraie « politique » assez élevée pour souffrir à ce point de la voir dévoyée... Péguy a été récupéré tant par la résistance que par Vichy. En fait Péguy exaspère autant qu'il intrigue. Pourtant, démontre l'auteur, il ne sert à rien de vouloir classer Péguy à droite ou à l'extrême gauche. Péguy est toujours plus subtil ou plus fou que ses contradicteurs: chez lui la République est monarchique, le nationalisme est philo judaïque et le christianisme païen, au sens littéral de *paganus*, paysan. Son œuvre est un kaléidoscope de contradictions, puisqu'il fut tout à la fois un traditionaliste et un révolutionnaire. Et nous savons que c'est ce vrai catholique privé des sacrements qui donne aujourd'hui aux Français leur dernière chance d'échapper au bourgeoisisme homicide et à la paillardise désespérée. Désormais le spirituel est charnel. Entraîné par ce fantassin têtu et enfantin, ce mystère de l'incarnation nous poursuit sans faiblir. L'auteur n'a donc pas besoin de le caricaturer ni de le falsifier: sa cohérence profonde est toujours aussi dérangement. cette nouvelle biographie retrace les engagements passionnés d'une âme mystique. Ce livre est celui d'un catholique qui restitue la substance d'une œuvre habitée par le refus d'une modernité qui a, selon Péguy, mué l'homme en un quidam pourvu de tous les droits du monde, mais dépourvu de tout lien vivant avec celui-ci: « comme le chrétien se prépare à la mort, le moderne se prépare à la retraite ». Péguy est mort comme il a vécu, en homme de foi, et c'est la force de ce livre de redonner à cette destinée sa puissance épique. Il est certain que Péguy a été le visionnaire d'un siècle qui était pour lui sans rémission: son message s'il n'était chrétien, serait sans espérance.

La Souffrance à distance



Luc Boltanski

Gallimard, 520 p., 8,20 €

Pendant la guerre qui déchirait l'ex-Yougoslavie, au cœur d'une Europe impuissante à interrompre les massacres, l'auteur s'efforça d'analyser les contradictions de l'action humanitaire. Ce livre fut d'abord publié en 1993. La réédition de cet ouvrage est accompagnée d'un chapitre supplémentaire intitulé "La présence des absents". Elle est prolongée par une postface où l'auteur précise les enjeux de ce travail dans sa biographie intellectuelle et explicite l'importance du contexte historique dans lequel l'ouvrage fut conçu. Ces ajouts donnent plus de clarté aux complexes et érudites analyses de la sociologie historique.

Précisons que lecteur ne trouvera pas d'analyse des développements contemporains de la politique humanitaire. Pas d'analyse, non plus, de la division du travail humanitaire, des rapports entre médias et ONG, des évolutions du droit international, de la délégation de pans entiers de la politique sociale aux associations humanitaires, de ses effets sur les publics concernés.

Parce que l'action humanitaire ne parvient pas à faire émerger une solidarité planétaire, parce qu'elle favorise l'apparition d'agaçantes individualités narcissiques (cf B Kouchner) qui semblent privilégier la réalisation de soi aux dépens de l'engagement altruiste, de nombreux critiques dénoncent dans le développement de l'humanitaire une impuissante célébration d'un retour de la bonté ou charité, cache-sexe de l'inaction poli-

tique, ou moquent le cynisme des belles carrières publiques de certaines figures du secteur.

La position du sociologue est différente. Il utilise un cadre d'analyse dit "pragmatique", qui consiste à suivre les acteurs, à éclairer les principes de leur action et à s'attacher aux contradictions dans lesquelles cette action se déploie. Par là, il espère donner de nouveaux moyens pour l'action, des accroches originales pour une critique qui serait interne et se montrerait finalement bien plus efficace que les dénonciations externes, désamorçées par leur arrogante extériorité. L'auteur affirme: "Pour une politique de la pitié, l'urgence de l'action à mener pour faire cesser les souffrances invoquées l'emporte toujours sur la configuration de la justice." Notre espace public démocratique qui est né au XVIII^e siècle, mobilise et fédère les citoyens par l'émotion plus que par la délibération. C'est pour cette raison qu'il importe de comprendre en quoi le discours sur la souffrance du monde est aussi une parole agissante et à quelle condition cette parole peut entrer en crise, comme c'est le cas aujourd'hui.

Le sociologue distingue trois formes de représentation de la souffrance qui constituent, depuis le XVIII^e siècle, les principaux modes d'engagement moral du spectateur: la dénonciation, où est conduit le procès d'un persécuteur; le sentiment, où s'organise une équivalence émotionnelle entre le spectateur et le bienfaiteur; enfin, l'esthétique, où le spectateur s'identifie au peintre plutôt qu'à l'horrible situation du malheureux.

Enfin pour l'auteur, la "crise de la pitié" et ses formes contemporaines ne doit pas justifier un cynisme généralisé qui déboucherait sur un renoncement à toute action politique par la morale. Malgré la suspicion croissante qui pèse sur les médias, nourrie d'ailleurs par certains travaux de sciences humaines, la politique de la pitié apparaîtrait comme "indépassable".

Quelles sont donc ces incertitudes qui ont déstabilisé l'action sur la "souffrance à distance"? Pour l'auteur, c'est d'abord le brouillage de la distinction entre victimes et persécuteurs (c'est l'effet du stalinisme sur le mouvement social); c'est ensuite la critique des manipulations sensationnalistes des médias (c'est l'exemple de la première guerre du Golfe); c'est enfin la crise du cadre national face à l'expansion de l'action humanitaire.

Le triomphe de la raison



Rodney Stark

Presses de la Renaissance,

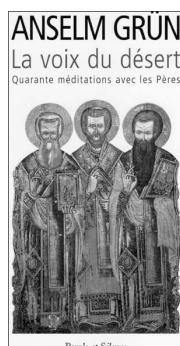
358 p., 22 €

L'ambition de l'auteur, n'est ni prosélyte ni théologique. C'est avant tout l'œuvre d'un sociologue, pour la première fois traduite en français. Son école de pensée tente de fonder un système de pensée organisé autour du phénomène religieux. Pour lui la modernité ne vient pas de la sortie du religieux, mais incarne l'aboutissement dans sa rigoureuse logique du religieux chrétien. Il professe que l'essor de l'Occident s'est fondé sur quatre triomphes fondamentaux de la raison. Le premier a été le développement de la foi dans le progrès au sein de la théologie chrétienne. Laquelle s'est traduite, en deuxième lieu en innovations d'ordre technique souvent adoptées par les domaines monastiques. Le troisième pilier a été, que grâce à la théologie, la raison a imprégné aussi bien la philosophie que la pratique politique au point que sont apparus dans l'Europe médiévale des États attentifs aux tensions sociales qui ont favorisé un niveau substantiel de liberté personnelle. Enfin, l'application de ces principes au règlement des affaires et du com-

merce a favorisé le développement du capitalisme au sein des États sécurisés.

Selon l'auteur, le génie du christianisme est d'avoir encouragé et nourri les entreprises rationnelles au détriment des obscurantismes et des pratiques magiques. De sorte que ce n'est donc pas la Renaissance mais le Moyen Âge de la scolastique, fondée sur la rationalité de Dieu, qui est à l'origine des sciences modernes et du développement économique occidental. C'est à cette époque que la pensée religieuse est entrée dans le champ économique et social.

La voix du désert



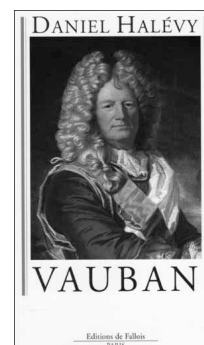
Anselm Grün

Parole et silence, 112 p., 12 €

Un des auteurs spirituels les plus en vogue actuellement, met en relief les points clés de la vie chrétienne à la lumière de la littérature spirituelle des Pères du Désert. Entre le IIIe et le IVe siècle ap.JC fleurissent, dans les déserts de Syrie et d'Égypte, d'innombrables ermitages de moines. En suivant l'exemple de st Antoine et Pacôme, beaucoup d'autres s'enfoncent dans le désert, à la recherche d'eux-mêmes. Et, suivant leurs traces, de nombreux pèlerins, viennent rechercher des conseils auprès de ceux qui ont déjà bien avancé sur le chemin de la sagesse et de la paix intérieure. De cette recherche est née le recueil des Apophtegmes des Pères et les traités d'Evagre le Pontique, grâce auxquels les fruits de cette lointaine spiritualité n'ont pas été perdus. Notre auteur reprend ici les sentences des premiers moines pour leur insuffler une nouvelle vie. Il révèle ainsi la

sagesse qui se cache derrière ces sentences. Car au de-là de la barrière des siècles, elles parlent à notre cœur et nous enseignent le chemin qui mène à la liberté de l'esprit, sans laquelle on ne peut pas vivre. Permanence de l'âme humaine!

Vauban



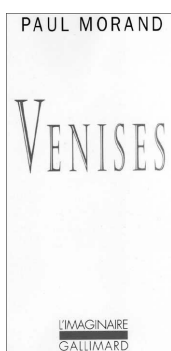
Daniel Halévy

Ed. de Fallois, 163 p., 19 €

Sa gloire a fini par l'éclipser. Tout le monde, en France, a entendu parler des talents de Vauban. Cinquante sièges victorieux, des dizaines de places fortifiées et tenues pour imprenables, neuf villes créées: une gloire sans tache. Chaque Français connaissait encore il y a peu le mot célèbre: «Une ville construite par Vauban est une ville sauvée, une ville attaquée par Vauban est une ville perdue.» Le grand stratège jouit d'une telle popularité qu'elle finit, dans un siècle avide de personnalités complexes, d'antihéros ou d'hommes au passé tortueux, par laisser indifférent. «L'année Vauban», qu'on célèbre un peu partout, avec moult manifestations officielles, provoque, comme il se doit, l'ennui légitime que procure tout ce fatras commémoratif. Ce serait bien injuste d'en rester là, car la personnalité de Vauban va bien au-delà. Vauban fait partie de cette minorité de gentilshommes provinciaux lucides remarquée par Mazarin qui déteste Versailles mais dont Louis XIV a plaisir à recueillir l'avis. Après avoir sillonné le pays et à la fin de sa vie, il se transforme en «réformateur», bien que la France n'a eu que peu de grands réformateurs et ne les aime guère. À ce titre Vauban a laissé à la

postérité une œuvre majeure, le Projet d'une dîme royale, qui, dans la France de Louis XIV, marque un temps fort dans le processus de remise en cause de l'injustice fiscale. Frappé par la terrible famine de 1693-1694, Vauban présente au roi en 1699 ce vaste projet de réforme dans lequel il dénonce tout le système fiscal de l'Ancien Régime. Voilà Vauban: un parler direct et précis, des arguments chiffrés et un esprit de justice qui ne ferait pas de mal de nos jours.

Venises



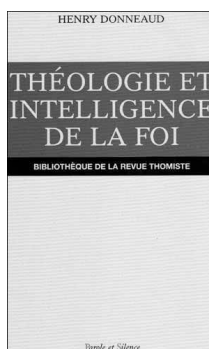
Paul Morand

Gallimard, 216 p., 10 €

Pluriel singulier... Paul Morand a été touché très tôt par la grâce de Venise. La cité du Titien est sa confidente. On est toujours fasciné par la beauté saisissante, sensuelle des images de cette ville. Ce livre de souvenirs retrace quelques moments de la vie de l'auteur passés à la Cité des Doges. L'œuvre restitue chronologiquement les différents visages de la Sérénissime que Morand a connu depuis son enfance; son attachement pour la ville ne s'étant jamais démenti avec le temps. Cette ville est omniprésente, même en «exil» en Angleterre. Ce récit autobiographique rassemble une compilation de lectures aussi. Il relate ses désillusions ainsi que les personnalités rencontrées, notamment Giraudoux, Cocteau et Saint-John Perse. L'auteur ne produit pas un récit de voyage mais plutôt une errance dans cette ville aimée. Il est un historien qui utilise sa mémoire comme support pour en broder une rêverie. Voici le portrait d'un homme, de 1906

à 1971 dans plusieurs Venise. «Le mérite de ces pages, c'est d'être vécues; leur réunion, c'est une collection privée, sinon mon musée secret; chacune présente un jour, une minute, un enthousiasme, un échec, une heure décisive ou une heure perdue. Cela pourra être revécu, récolté par d'autres, par moi jamais plus». Lucide aussi, personnel toujours. Il se livre à un vagabondage littéraire où sa curiosité pleine de charme fait merveille. La Sérénissime se prête d'ailleurs à la forme brève, tant elle recèle de trésors et d'anecdotes.

Théologie et intelligence de la foi



Henry Donneaud

Parole et Silence, 846 p., 40 €

Le fr. Henry Donneaud, prieur du couvent des Dominicains de Marseille, enseigne à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse et à l'École normale supérieure de Port-au-Prince. Sa thèse de doctorat, *Théologie et intelligence de la foi* chez les maîtres parisiens et oxoniens entre 1220 et 1260, vient de paraître aux éditions Parole et Silence.

Le mot latin "*theologia*", sous la plume des théologiens du XIIIe siècle, doit-il être traduit par le mot français "théologie"? Autrement dit, la "*theologia*" ou "*sacra doctrina*", désignait-elle alors l'activité de réflexion critique et spéculative sur le contenu de la révélation chrétienne? L'interprétation dominante, depuis plusieurs siècles et encore aujourd'hui, ne se garde pas, même avec quelques nuances et au prix de nombreuses apories, de répondre à cette question

par l'affirmative. Le présent ouvrage, thèse de doctorat soutenue à la faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse, entend au contraire répondre dans une direction toute différente. Il veut démontrer que les expressions "*theologia*", "*sacra doctrina*", "*sacra scriptura*", toujours parfaitement synonymes au XIIIe siècle, désignaient alors non pas la "théologie des théologiens", mais ce que, à la suite de la Constitution "*Dei verbum*" de Vatican II, nous appelons maintenant la "Parole de Dieu". Au-delà de sa démonstration historico-critique sur la signification exacte de la notion médiévale de "*theologia*", cet ouvrage contribue, pour la pensée chrétienne d'aujourd'hui, à un enracinement plus profond de la théologie dans la Parole de Dieu.

C'est le propre d'une vraie question, une fois entrée dans l'esprit, de n'en plus sortir avant d'avoir obtenu réponse. «Je ne te lâcherai pas, avertit-elle, que tu ne m'aies bénie» (Gn 32, 27), bénie de lumière, bénie d'une réponse digne de ce nom. Des années et des années de veille, de lutte, de quête et d'enquête s'avèrent souvent nécessaires. Telle une amoureuse intempestive, la question tarau-de l'esprit, sans relâche. Elle le poursuit par les rues de la ville, de jour et de nuit: «J'ai trouvé celui que mon cœur aime. Je l'ai saisi et ne le lâcherai point que je ne l'aie fait entrer dans la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui m'a conçu» (Ct 3, 4), entrer dans le sanctuaire d'une vérité en laquelle enfin se reposer. Telle se présenta à l'esprit d'un tout jeune frère étudiant, voici plus de quinze ans, la séduisante *Sacra doctrina* de S. Thomas: qu'est-ce que cette *sacra doctrina*? De quoi s'agit-il? De quoi parle donc St Thomas?

Pour Thomas, l'expression *sacra doctrina* désignerait «la théologie au sens que ce mot revêt pour nous aujourd'hui». Dans toute cette première question de la Somme de théologie, en ses dix articles, S. Thomas s'interrogerait «sur le statut épistémologique de la théologie». Il s'agirait

donc d'un traité de l'Aquinat sur la nature et les propriétés de cette discipline spécialisée, que lui-même, comme tous les théologiens, met au service de l'intelligence de la foi. La *sacra doctrina*, devrait être comprise, sous sa plume, comme le «savoir humain sur Dieu» que les théologiens élaborent à partir de la Parole de Dieu en vue de mieux comprendre celle-ci. Il s'agirait donc de l'intelligence de la foi.

Or le premier article de cette première question, consacré à la nécessité de la *sacra doctrina*, c'est-à-dire à sa raison d'être (à son pourquoi, de *necessitate sacrae doctrinae*), ne parlait pas du tout de la théologie comme entreprise humaine d'intelligence de la foi, mais tout simplement de la Parole de Dieu elle-même, Parole révélée par Dieu dans l'histoire des hommes afin de nous conduire sur le chemin du salut. Ce n'est certes pas la théologie qui est nécessaire au salut, - sans quoi très peu seraient sauvés, - mais bel et bien la Parole de Dieu, vérité divine transmise aux hommes pour qu'ils puissent tous connaître le salut, et, à la mesure de leur foi, en vivre dès ici-bas pour l'atteindre en plénitude dans la Patrie céleste.

Lorsqu'un texte, sinon sacré, du moins de grande autorité dans la doctrine chrétienne, se dérobe à une compréhension immédiate, rien de plus utile que de consulter la tradition interprétative. En effet le regard historiographique complète la vision et la compréhension de la problématique. Comment, au long des siècles, les disciples et commentateurs de S. Thomas ont-ils perçu ce problème, et comment l'ont-ils résolu?

Quelques auteurs de l'époque moderne, par leurs désaccords, confirmèrent l'existence du dit problème. Cajetan, au début du XVIe siècle, entendait *sacra doctrina* au sens large de la «connaissance révélée par Dieu» (*cognitio a Deo revelata*), c'est-à-dire l'ensemble de la doctrine chrétienne de la foi, aussi bien le formellement que le virtuellement révélé. Il n'en affirmait pas moins que, dans sept des dix articles de la

première question, St Thomas ne traiterai que de la seule théologie au sens restreint et moderne du terme, à savoir la science du virtuellement révélé ou «théologie des théologiens». Ce qui ne laisse pas de malmener l'unité logique de cette question liminaire de la Somme, le premier article devant alors porter sur une réalité (la Parole de Dieu) autre que les sept suivants (la théologie), sans que Thomas ne mentionne jamais ce glissement sémantique.

En sens inverse, Jean de Saint-Thomas, au XVIIe siècle, ré-affirma la stricte univocité de sens de l'expression *sacra doctrina* dans toute cette première question, non sans sacrifier son sens plénier. En effet, il n'entendait plus la *sacra doctrina* que comme la science du virtuellement révélé, la «théologie des théologiens». C'est cette science déductive des conclusions théologiques que Thomas déclarerait nécessaire au salut, non pas nécessaire au salut individuel de chaque homme, mais nécessaire collectivement à toute l'Église pour la défense et l'exposition de la foi. L'unité logique de la question était ainsi maintenue, mais au prix de l'occultation complète de la dimension plénière de la *sacra doctrina* comme Parole de Dieu.

Pourtant de ces deux solutions autorisées, mais contradictoires, aucune ne parvenait à résoudre la question. Aussi l'auteur se penche sur des grands maîtres du XXe siècle qui, pour mieux comprendre S. Thomas, avaient entrepris d'appliquer à son étude toutes les ressources de l'exégèse historique. Quels résultats les découvertes scientifiques en matière de doctrines médiévales ont-elles apportées sur cette question? Trois conclusions se dégagent pour le XXe siècle.

1° de tous les grands maîtres qui, longuement et en profondeur, abordèrent ce problème entre 1920 et 1960, (Congar, Chenu, Draguet, Charlier, Bonnefoy), aucun ne parvint à sortir du dilemme déjà constaté chez Cajetan et Jean de Saint-Thomas.

2° Deux chercheurs au début des années 1970, proposèrent une solution vraiment novatrice, capable d'ex-

pliquer de manière satisfaisante et le sens de *sacra doctrina* et la portée de cette première question de la Somme. Les dominicains J. Weisheipl et A. Patfoort, sans s'être concertés, parvinrent à cette même conclusion: *sacra doctrina*, en chacun des dix articles de cette question, ne désigne pas la théologie comme discipline spécialisée d'intelligence rationnelle de la foi, mais, tout simplement, la doctrine sacrée, la doctrine révélée par Dieu, la Parole de Dieu. De sorte que S. Thomas, dans cette question, ne s'interroge pas sur le statut épistémologique de la théologie des théologiens, ou intelligence de la foi, mais sur la nature de la Parole même de Dieu. Ainsi, c'est l'objet même de toute cette première question qui se trouve replacé dans sa vérité originelle. Alors que, depuis au moins le XVIe siècle, tous les commentateurs estimèrent que S. Thomas traite principalement de la seule théologie des théologiens, Weisheipl et Patfoort commencèrent à prouver qu'il traite plutôt de la Parole de Dieu tout entière.

3° Mais cette thèse plutôt «révolutionnaire» ne rencontra aucune audience sérieuse. Elle fut, soit totalement ignorée, soit trop rapidement repoussée. Comme si de rien n'était, la première question de la Somme continuait d'être comprise comme un traité sur la méthode théologique, non comme un traité sur la Parole de Dieu. Serait-il envisageable de montrer que S. Thomas n'avait ni voulu ni pu donner à l'expression *sacra doctrina* le sens actuel du mot théologie, mais qu'il entendait bien par là la doctrine révélée toute entière.

A ce stade le lecteur s'aperçoit qu'il est impossible de comprendre le sens exact de la notion de *sacra doctrina* chez S. Thomas sans examiner sa signification chez ses proches prédécesseurs, dont il fut dépendant.

Puisque ce traité liminaire de la Somme n'est pas un météorite tombé du ciel, mais une œuvre profondément incarnée dans le contexte de la théologie des écoles du XIIIe siècle, il importe de scruter son enracinement, ses correspondances, ses différences

et ses spécificités par rapport aux nombreux lieux parallèles, légèrement antérieurs ou contemporains, y compris ce frère aîné qu'est le traité de *sacra doctrina* du *Commentaire des Sentences* de S. Thomas, antérieur de plus de quinze ans à celui de la *Somme* de théologie. L'auteur retient onze personnages, tous maîtres en théologie des facultés de Paris ou Oxford. Ils produisirent chacun, entre 1220 et 1260, un ou plusieurs traités de *sacra doctrina*, le plus souvent, comme S. Thomas lui-même, au seuil de leur *Commentaire des Sentences* (Hugues de Saint-Cher, Albert le Grand, Richard Fishacre, Robert Kilwardby) ou de leur *Sommes* (Alexandre de Halès, Roland de Crémone, Bonaventure et son *Breviloquium*) ; beaucoup plus rarement au seuil d'un commentaire scripturaire (Robert Grosseteste et son *In Hexameron*) ou dans le cadre d'une *quaestio disputata* (Eudes Rigaud).

En analysant chacun de ces textes, l'objet principal de cette partie est de scruter le sens exact de la notion de *sacra doctrina*, ainsi que d'autres expressions très proches, telles que *theologia*, *sacra scriptura*, *sacra scientia*. Revenant à notre question, ces mots désignent-ils, au milieu du XIIIe siècle, la théologie des théologiens ou bien la Parole de Dieu ? Retenons six points.

1° la comparaison systématique des expressions *sacra doctrina*, *theologia*, *sacra scriptura*, *sacra scientia*, oblige à constater que nos maîtres en théologie de l'époque les utilisent l'une pour les autres, comme autant de synonymes interchangeables.

2° ces expressions synonymes ne servent pas, sous la plume de nos maîtres, à désigner la théologie des théologiens, c'est-à-dire la discipline spécialisée qu'ils produisent eux-mêmes, mais la Parole de Dieu, doctrine chrétienne révélée par Dieu pour le salut des hommes. La *theologia* ou *sacra doctrina* est donc la doctrine sacrée ou Écriture sainte que ces derniers ont mission de comprendre et d'expliquer, au service de l'Église.

3° L'histoire du mot *theologia* se trouve ainsi partiellement amendée. Contrairement à la thèse selon laquelle, depuis la prétendue révolution introduite par Pierre Abélard, ce mot désignerait l'explication scientifique du donné révélé, force est de reconnaître que, au moins jusqu'aux années 1260, il reste conforme à son sens chrétien originel, issu de la tradition patristique, en particulier du corpus dionysien, celui de la Parole de Dieu elle-même, Parole de Dieu sur Dieu, *theo-logia* au sens plein. La faculté de Théologie n'est pas le lieu où l'on produit de la *theologia*, où on la fabrique, mais le lieu où on scrute la *theologia*, où on l'explique, où on la commente, où on la défend contre les fausses interprétations, où on en cherche l'intelligence. Faute d'avoir perçu cette persistance du sens traditionnel du mot *theologia* jusqu'au cœur du XIIIe siècle, nombre de médiévistes au XXe siècle ont entendu la théologie au sens moderne du mot ce que les maîtres du XIIIe siècle disaient de la Parole de Dieu.

4° Plusieurs des maîtres médiévaux ne manquent pas de parler de la théologie telle qu'ils la pratiquent eux-mêmes à la suite de Pierre Lombard. Cette théologie des théologiens, ils ne l'appellent jamais *theologia*, ni *sacra doctrina*, mais plutôt « intelligence » de la foi, « probation » de la foi, « recherches théologiques », « disputes magistrales », « contemplation de la vérité dans les questions de la Sainte Écriture ». Guillaume d'Auxerre, vers les années 1220, semble le premier auteur à s'intéresser directement, au seuil de sa *Summa aurea*, au statut épistémologique de l'intelligence de la foi. Après lui, c'est le franciscain Eudes Rigaud qui élabore les premières questions scolastiques consacrées à la nature de cette *inquisitio theologica*. Et son disciple Bonaventure est le véritable inventeur du statut scientifique de la théologie, grâce à sa théorie de la subalternation qui lui permet de comprendre la théologie comme une discipline vraiment distincte de la Parole de Dieu, dérivée d'elle dont elle reçoit ses principes,

mais chargée d'« ajouter des raisons » à la foi et dotée d'un mode de procéder absolument spécifique, le raisonnement argumentatif.

5° Sans surprise St Thomas, s'intéresse peu au statut épistémologique de la théologie au sens moderne de ce mot. En introduction de son *Commentaire des Sentences*, comme plus tard au seuil de la *Somme* de théologie, il ne dit rien de son travail de théologien, ni de celui de P. Lombard. En théologien contemplatif du mystère de Dieu, il s'intéresse principalement à la nature de la Parole de Dieu, et secondairement à la nature de la parole des hommes sur Dieu. En cela, et comme Albert le Grand, il se montre peu novateur. Sa véritable révolution consiste à avoir compris cette *sacra doctrina*, c'est-à-dire la Parole de Dieu elle-même, comme une véritable science, au sens fort du terme.

Quand les maîtres franciscains prenaient soin de séparer rigoureusement la Parole de Dieu et la théologie, la première étant une doctrine purement pratique et affective, la seconde purement spéculative et rationnelle, Thomas, au contraire, intègre le travail de la raison à l'intérieur même de la Parole de Dieu. Ainsi, pour S. Thomas, l'intelligence de la foi doit chercher elle-même ses raisons à l'intérieur d'elle-même, selon sa propre lumière capable d'illuminer et même transfigurer la raison.

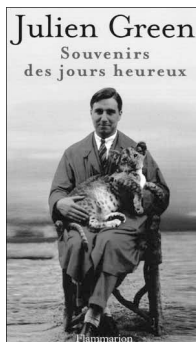
6° cette thèse a permis à l'auteur de procéder également à un véritable commentaire de tous ces traités de *sacra doctrina*. Ainsi, il a suivi l'évolution de quelques-uns des concepts philosophiques patiemment élaborés par nos maîtres pour définir la nature de la *theologia*. Ce fut le cas, par exemple, des notions d'analogie, de sujet ou objet d'une science, de subalternation, de la notion de science au sens propre du mot. Or l'une des conclusions les plus fécondes concerne la question de la nécessité de la *theologia*, de sa raison d'être : pourquoi la Parole de Dieu ? pourquoi Dieu a-t-il jugé bon de se révéler aux hommes et de leur parler ? Cette question, ignorée de toute la

tradition franciscaine antérieure à S. Thomas, a été posée pour la première fois par le dominicain anglais Richard Fishacre. C'est S. Thomas qui, le premier, lui a donné toute son importance. Dès les années 1250 le docteur angélique démontre, la raison étant éclairée par la foi, comment la Parole de Dieu est la seule doctrine capable de conduire l'homme à sa perfection. Au moment où les philosophes commencent à revendiquer pour leur discipline la capacité de conduire par elle-même l'homme à sa perfection, S. Thomas travaillait à déboutter cette prétention exorbitante d'un humanisme séparé de la vérité chrétienne, en montrant que seule la Parole de Dieu est vraiment sagesse, vraiment capable de conduire l'homme à sa fin dernière, la vision bienheureuse de Dieu dans la gloire. Un débat capital s'ouvrait alors, annonciateur, sinon fondateur du questionnement même de la modernité occidentale: l'homme peut-il parvenir à la réalisation intégrale de sa destinée en relativisant, la vérité de la foi?

Ainsi dix ou quinze ans avant le début de ce que l'on appelait naguère la crise averroïste (1265-1275), certains maîtres théologiens du XIII^e siècle tels S. Thomas et S. Bonaventure surent percevoir immédiatement ce défi naissant et tenter d'y apporter la réponse même de la foi, la réponse d'une raison humaine harmonieusement et pleinement illuminée par sa foi au Christ. Et ce n'est certes pas à la théologie des théologiens que S. Thomas confie le soin de conduire l'hom-

me à sa plénitude, mais à la Parole de Dieu, seule vraie sagesse en laquelle l'homme trouve le chemin de sa perfection, sur terre puis au ciel.

Souvenirs des jours heureux



Julien Green

Flammarion, 323 p., 19 €

Ces souvenirs sont l'un des grands livres de Green, à côté de Frère François, de Mont Cinère et du Journal. Ce livre a été écrit en anglais et publié aux États-Unis en 1942, où l'auteur était en exil. Traduit en français par Green lui-même, il était inédit. Il retrace les années de sa jeunesse, jusqu'à ses premiers livres. On y retrouve la qualité du mémorialiste, dont le récit de son exode en 1940, avait donné un exemple inoubliable. Mais ce livre, plus profond, s'approche de la source même de Green: un Américain des États du Sud, transporté enfant dans une France qui elle aussi a disparu. L'expérience de l'écrivain est celle d'une étrangeté radicale. Dès son écriture, il a déjà

mesuré que les choses invisibles avaient plus de durée voire de réalité que les choses visibles. Que la littérature, la musique, la foi en Jésus-Christ, étaient pour toujours plus près de lui que ces temps enfuis de son enfance, du Sud, de ses parents... Le même mouvement, qui le conduit à dessiner l'éphémère, à fixer le passé, le rapproche du permanent, de l'intemporel. Ce livre, qui rassemble la plupart des thèmes de Green – convoquant ses personnages pour un dernier tour –, porte moins que les autres la trace de l'omniprésence du mal. On sait que, à l'instar de saint Augustin, Green a fait du diable un personnage presque aussi puissant que Dieu. Le péché lui apparaissait souvent comme irréparable. Ces Souvenirs sont exempts de cette hantise-là, à cause de leur objet, le monde heureux d'avant la chute qu'est l'enfance. Le style est dépourvu de facilité comme d'éloquence. Il nous introduit auprès d'un écrivain de l'incarnation, de l'invisible et du mystère qui vient.

Écrivain de l'incarnation, Green l'est jusqu'à l'humour, souvent irrévérencieux jamais sarcastique. Si peu d'affaires sont aussi sérieuses pour lui que la religion, il ne l'a jamais reléguée hors de la vie. Dieu s'est fait homme. Dieu est Dieu le père, représenté ici bas par son père, qu'il aime et qui l'admire. Il se fâche cependant, mais pour des fautes amusantes, s'asseyant par mégarde sur son chapeau haut de forme pendant un interminable sermon calviniste.